

Michèle Achard

Où va la psychanalyse dans un monde dirigé par les nombres ?

Alors que notre société peine à assurer la transmission du savoir et de l'expérience, depuis qu'elle a fait de la rupture le moteur de la modernité, la psychanalyse a un rôle à jouer, si elle veut rester présente dans la culture.

Elle a su se désapproprier d'un savoir supposé, faire le saut vers l'impossible en côtoyant le réel, il lui faut pourtant élever sa voix pour se positionner sur la question du transhumanisme qu'impose l'empire de la technoscience.

Dans les années quatre-vingt-dix, lorsque je travaillais dans les foyers d'accueil d'urgence pour enfants et adolescents, j'ai vu débarquer, lors des visites des parents, des armées de robots-jouets tous plus bruyants et trépidants les uns que les autres, ainsi que les premières « Play Stations » animées par leur astucieux héros nommé Mario et non pas Marius, car ce n'était pas assez moderne ni local !

Je me demandais ce que ce nouvel engouement pouvait bien signifier, pour que toute une population enfantine en soit aussi ardemment passionnée. J'ai fini par en conclure, pour ma propre gouverne, que les pouvoirs politico-économiques étaient en train de préparer les générations montantes au règne du mécanique, de l'automatique et du robotique, pour le meilleur profit de leur domination sur les multitudes à venir.

L'humanisme issu du Siècle des Lumières, avait présidé à la création de ces foyers de protection des enfants qui employaient, dans chaque unité, un psychologue ; celui-ci apportait un éclairage le plus souvent psychanalytique pour tenter, bien modestement, de démêler et d'interpréter les nombreux problèmes dont souffraient ces enfants et aussi les difficultés institutionnelles que générait le regroupement d'enfants en souffrance dans un même lieu.

Depuis les années quatre-vingt-dix, les institutions ont dû changer leur culture psychanalytique pour des « process » cognitivistes, qui ont chosifié le singulier, le contingent, le hasard et l'inattendu qui régnaient sur le quotidien vivant de ces établissements. Tous les acteurs adultes de ces foyers se plaignent de la complexification envahissante de ces process et rapports innombrables.

Nous savons, par l'intermédiaire de psychanalystes comme Roland Gori, et son mouvement « L'Appel des appels » que cette logique dite « sécuritaire » a colonisé les établissements de santé, la justice, l'école et surtout la vie politique. Nous le savons bien sûr aussi par notre expérience, en nous apercevant que nous sommes quelques-uns à nous sentir comme des étrangers dans ce monde qui se transforme sans notre consentement.

Même si Lacan a déclaré que la psychanalyse n'était pas un humanisme, pour des raisons diverses, (dont celle de contrepointer Sartre et son livre « L'existentialisme est-il un humanisme ? »), il faut bien convenir qu'elle est plutôt du côté de l'humanisme, en ce sens qu'elle accepte la finitude humaine et tout ce qui s'impose à l'humain comme une nécessité tragique, conflictuelle, singulière et imprévisible. En tant que psychanalyse, disons européenne et héritière du freudolacanisme elle a rencontré bien des combats pour rester fidèle à ses humbles limites. Mais son prochain combat sera sans doute d'élever sa voix contre ce qui se dessine à travers les avancées quotidiennes de ce qu'on nomme le transhumanisme.

Face au changement de polarisation de la « civilisation » en faveur de l'Asie-Pacifique, les Européens, et particulièrement les Français, sont conservateurs en matière d'acceptation des NBIC, - programme américain de convergence des Nanosciences, des Biotechnologies, des sciences de l'Informatique et des sciences Cognitives. Ils ne pourront s'opposer aux avancées de ce programme NBIC mondialisé, car les chinois et les Coréens sont à 50 % d'accord pour que leurs enfants soient des humains « augmentés », c'est-à-dire des enfants dont on a augmenté l'intelligence au moyen d'implants dans le cerveau, sous formes de puces extrêmement miniaturisées.

Cette techno science est d'autant plus dangereuse que nous ne sommes pas politiquement prêts à l'encadrer et qu'elle nous sera imposée dans la décennie prochaine par l'environnement globalement mondialisé. Marx avait très bien vu que le couple technologie-économie emporte tout sur son passage.

Mais l'Europe a cependant de l'avance sur les sociétés américaines et chino-coréennes : elle a appris, avec l'épreuve du nazisme, que la technique ne peut se passer de l'éthique. Encore faut-il qu'elle s'en souvienne.

En 1958, Günther Anders, le philosophe et mari d'Annah Arendt a baptisé de « honte prométhéenne » la réaction qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées.

Ce philosophe avait précédemment écrit un livre, en 1956, intitulé « L'Obsolescence de l'Homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle », qui n'a été traduit en français qu'en 2001

et d'ailleurs assez mal.

En 1980, Anders a publié une seconde partie à ce livre, dont le sous-titre est « De la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle ».

Ces deux volumes, tout au long de leurs 800 pages, décrivent et analysent de façon très critique notre condition humaine, à travers les machines, les médias, la vie quotidienne et leur bavardage... etc. Selon Anders, la production de masse détermine la massification de l'homme par lui-même et sa déchéance dans un nihilisme qui n'est même pas possible, tant la situation est désespérée. Entre autres thèmes qu'il analyse de façon très approfondie, son long examen des conséquences de la bombe atomique sur l'esprit humain, sur l'ignorance dans laquelle tous taisent la menace absolue qu'elle représente pour l'espèce humaine et son milieu écologique, en prétendant qu'elle est en bonnes mains est cruellement actuelle, après l'horreur de Fukushima.

Plus tôt, en 1939, Paul Valéry, sensible aux transformations qu'il constatait dans la société française à la suite de la catastrophe sociale engendrée par la guerre de 14-18, disait ressentir « la sensation d'une diminution de l'esprit, d'une menace pour la culture, d'un crépuscule des divinités les plus pures. Sensation qui s'imposait de plus en plus fortement à tous ceux qui peuvent éprouver quelque chose dans l'ordre des valeurs supérieures, dont nous parlons sous le nom d'esprit... Il y a du suicide dans cette forme ardente et superficielle d'existence du monde civilisé » (Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » p. 221).

Dans son livre intitulé « Malaise dans la civilisation » paru en 1929, Freud pose déjà le problème de la technique et de son influence pernicieuse sur l'esprit humain. « L'homme change ses organes » écrit-il p. 38, mais la technique vient sans cesse compenser un défaut d'être en provoquant chaque fois un nouveau défaut toujours plus grand, toujours plus complexe et toujours moins maîtrisable que le précédent. Ce désajustement constant induit frustrations, blessures narcissiques et mélancolie.

Mélancolie, tristesse, dépression, toutes ces maladies contemporaines (qui hantent toutes les pages des magazines hebdomadaires lus par les classes moyennes), donnent lieu à l'invention de toutes sortes de thérapies, coachings, etc.. qui n'arrivent pas à endiguer le désenchantement des individus pris dans des sociétés où la consommation ne masque même plus la désaffection de soi par des masses d'êtres humains cannibalisés par la transformation de l'homme selon les normes de la technique.

Si le projet des nazis était de rayer de la carte des vivants les Juifs, les Tziganes, les homosexuels et tous ceux qui étaient rebelles à l'ordre totalitaire ce qui a fait naître le concept d'obsolescence de l'humain, dans la pensée de Günther Anders, il semblerait qu'un courant souterrain continue à ramper dans les coulisses pour produire des effets

stupéfiants dans les sociétés « avancées ». En fait, comme le disait Dany-Robert Dufour, dans son livre « On achève bien les Hommes », le climat actuel de levées des interdits et d'accroissement de la tolérance dans tous les domaines, révèle que, perdure un véritable projet post-nazi de « sacrifice de l'humain ». (p. 341)

Les livres de science-fiction, les films qui ont été produits à partir de ces livres - (nous avons pu revoir tout dernièrement à la télévision française « Fahrenheit 451 » remastérisé) - ces productions de l'imaginaire semblent nous préparer à un futur en rupture avec le progrès ordinaire, qui n'a cependant pas cessé de transformer les mentalités, depuis le début du siècle dernier, à une vitesse assez incroyable au regard du rythme des changements passés.

Cette rupture, c'est ce que le philosophe Bernard Stiegler appelle la « disruption » et qu'il analyse tout au long de son livre « Dans la disruption, comment ne pas devenir fous ». Ce mot « disruption » était, à l'origine, employé pour caractériser les traumatismes liés aux catastrophes naturelles, accidents nucléaires, tremblements de terre, tsunamis, etc.. Mais c'est dans le domaine humain une accélération de la société qui « constitue une barbarie « soft » incompatible avec la socialisation. La fuite en avant technologique produit une perte de repères et une désespérance qu'il est impératif d'assumer afin de repenser l'élaboration des savoirs et la macroéconomie ». Bernard Stiegler plaide pour une « bifurcation » qui nous ferait entrer dans une nouvelle époque. Mais quelle époque ?

Nous avons tous en tête l'étonnement stupéfié qui nous a saisis en voyant Oscar Pistorius courir aux Jeux Olympiques de 2012 sur les deux lames qui lui servaient de prothèses à mi-jambes ! Cet Africain du Sud surnommé « The Blade Runner » en référence au film de Ridley Scott, se déclarait lui-même comme « la chose la plus rapide sans jambes » et était considéré comme un héros national dans son pays.

Nous savons aussi qu'il a été inculpé en 2013 du meurtre de sa compagne, le jour de la Saint Valentin, et reconnu coupable de ce meurtre, malgré toutes ses dénégations, par la Cour d'Appel en 2016, qui l'a condamné à six ans de prison ferme.

Il est sans doute un personnage emblématique de cette folie engendrée par la toute-puissance que la technique peut générer chez l'être humain. Sans connaître le traumatisme qui est à l'origine du meurtre de sa compagne qu'il déclarait adorer, on peut penser que cette souffrance est venue à la suite de maintes autres souffrances dues à son handicap et à tout ce qui l'a hissé jusqu'à sa qualification aux Jeux des valides (et non des handicapés), et que la toute-puissance qu'il a alors ressentie n'a pas pu s'intégrer dans un contexte d'échec affectif qui semblait la cause du meurtre de sa compagne bien-aimée.

On ne peut qu'admirer cet exemple extraordinaire que peut produire la technique, mais peut-on objectivement penser qu'une société va refuser le progrès que constitue une telle amélioration pour la vie

des personnes handicapées ? Ce qui s'est passé dans la vie de cet être hybridé par la technoscience pose quand même des questions, qui devraient être extensivement étudiées par la psychanalyse.

Passage à l'acte d'un individu ou passage à l'acte d'une société, l'accélération de ces phénomènes sociétaux n'est plus assimilée par les contemporains et un malaise dans la culture hurle en sourdine dans les sociétés avancées.

QU'EST-CE QUI EST EN CAUSE DANS CES CHANGEMENTS INCROYABLES LIÉS AU DEVENIR DE NOTRE SOCIÉTÉ ?

J'ai donné pour titre à ce petit écrit « dans une société dirigée par les nombres », parce que j'avais lu le livre d'Alain Supiot qui décrit dans son ouvrage – La gouvernance par les nombres, (paru en mars 2015) - une société de plus en plus gouvernée par la révolution numérique, où la loi cède la place à la norme et au programme, et où la réglementation s'efface au profit de la programmation, sous l'égide d'une « globalisation », qui engendre actuellement un grand malaise dans notre culture européenne.

Le malaise vient d'abord de la semi-ignorance dans laquelle nous sommes pour comprendre ce qui nous a envahis sans qu'on nous y ayons été préparés. Je vais donc faire ici un bref rappel des bases de cette dite « révolution numérique ».

Les nombres ont toujours dirigé les humains, puisque les premières stèles martelées étaient des suites de chiffres qui indiquaient les quantités de récoltes, les comptabilités des rois et des royaumes etc. On s'est aperçu que les algorithmes existaient déjà du temps d'Euclide, qui, 300 ans avant J.-C. avait trouvé un algorithme permettant de calculer le plus grand diviseur commun de deux nombres entiers. Mais de nos jours, on s'est aussi aperçu que les algorithmes pouvaient aider les ordinateurs à « penser » ! C'est ce que nous voyons lorsque Google termine les mots que nous tapons pour aller, par exemple sur notre compte bancaire ou nous proposer, dès la frappe de deux caractères, plusieurs choix de recherches que nous avons déjà faites auparavant : les algorithmes sont donc des outils informatiques qui ressemblent à une recette de cuisine, en ce sens qu'ils résolvent un problème sans avoir besoin d'inventer une solution à chaque fois. Ces procédés, au lieu de porter sur des matières culinaires, portent sur des chiffres, mais aussi des lettres, des symboles, des images, des sons etc.. qui sont réduits en une suite de symboles qu'on appelle, pour faire court, la numérisation et sont ensuite traités par nos ordinateurs. Il devient possible de stocker ces informations, de les transmettre, d'y effectuer des recherches, de les analyser, de les transformer etc. Ce qui est important et révolutionnaire, c'est la capacité de mettre en œuvre ces modèles (nos fameuses recettes) à des échelles qu'on n'aurait difficilement crues imaginables auparavant. Les algorithmes gouvernent nos téléphones portables, toutes sortes de machines du monde industriel, et jusqu'aux premiers robots

actuels qui commencent à entrer dans nos maisons, via le Japon.

Car, à côté des ordinateurs individuels, domestiques ou industriels, il a des ordinateurs « élevés » en batterie, dans des « fermes » de millions d'ordinateurs : les « data centers ». On y traite là, en utilisant des ordinateurs massivement parallèles, l'énorme et gigantesque quantité de données provenant de milliers d'objets connectés : c'est le domaine des Big Data.

Rentrons plus avant dans la compréhension de la manière dont est traitée l'information des Big Data. La topologie, celle dont Lacan s'est servie pour expliquer la forme modélisée que prend le nouage du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique est une forme de géométrie qui extrapole, dans l'univers mathématique, la façon dont les êtres humains perçoivent les formes. Par exemple, nous, les humains, pouvons voir qu'un X est un X, même lorsque la forme de la lettre est écrasée ou bien formée dans différentes polices de caractères sur notre ordinateur : c'est une perception qui nous est, on va dire rapidement, « naturelle » mais qui ne l'est absolument pas aux systèmes informatiques classiques. En appliquant des pratiques de visualisation aux données numérisées sous forme de chiffres, la topologie permet aux chercheurs observant un ensemble de données, d'identifier des zones comportant des similitudes, même si certains détails sous-jacents peuvent en apparence être différents.

C'est un phénomène qui est bien illustré par la blague qu'affectionnent les topologues : détecter un éléphant, apparu dans des données issues d'une longue suite de chiffres sans intérêt apparent.

La théorie des graphes que Lacan nous a également fait apercevoir est un outil complémentaire à la topologie. Appliquée aux réseaux sociaux, elle décrit chaque personne sous forme de nœuds, tandis que les informations échangées entre les personnes sont représentées sous formes de liens. Les modèles d'algorithmes (nos recettes) issus de cette théorie aident à découvrir le chemin le plus court entre les nœuds, pour saisir, par exemple, les caractéristiques importantes d'une communauté d'amoureux du vélo de haute technologie : ces informations que les entrepreneurs de l'univers du marketing payent cher, sont mises en œuvre par les learning machines, les fameuses machines intelligentes : traiter des volumes énormes de données à une vitesse incroyable permet de révéler des corrélations qui vont prédire, par exemple, l'impact de la météo sur la vente d'un produit alimentaire. Mais la cause qui se cache derrière la révélation reste inconnue aux Big Data, car la notion de causalité n'existe pas pour les Big Data, ce qui fait que, pour la médecine, une décision ne peut pas être mise en œuvre d'après les informations données.

Toutefois, les Big Data peuvent déjà actuellement de mieux en mieux améliorer la santé publique, l'agriculture mondiale, la sécurité des villes, le trafic routier, la gestion de l'eau, des ordures, de la consommation etc. Qui serait contre ce progrès technologique, qui va

aider des gens victimes d'accidents de la route à regagner une autonomie avec des bras ou des jambes bio-numériques, des gens qui perdent la vue, à recouvrer un semblant de vision avec un implant dans le cerveau, qui vont donner le choix à des sociétés à ne pas être alourdis par des fœtus non viables sans une assistance médicale à vie, à des seniors atteints d'un risque génétique certain de la maladie de Parkinson, de prévenir la maladie avant qu'elle ne débute, etc. ? Même si les Français sont les gens les plus conservateurs en regard de cette révolution NBIC, il faudrait être fous pour refuser à des individus tragiquement amoindris le droit d'avoir une vie meilleure. Il est à noter que M. Macron assistait assidûment aux conférences du Dr Alexandre sur le transhumanisme et prenait des notes ! Qu'en déduira-t-il ? Seul l'avenir nous dira s'il se pose les questions fondamentales qu'un penseur peut poser :

JUSQU'OU PEUT-ON PERMETTRE L'« AUGMENTATION » DE L'HUMAIN ?

Où est la limite ? Qui va décider où placer cette limite ? À quel endroit du monde ? Et même, qu'est-ce qui est déjà en train de fonctionner, sans que les gens de l'hexagone en aient été informés ?

Il n'est pas « hors sujet » de poser de telles questions, parce que, si on veut parler d'« où va la psychanalyse » on ne peut pas juste rester cantonnés à l'intérieur de la niche écologique, lorsqu'à l'extérieur, tout est en train de changer. Derrida y a bien insisté, lors des États Généraux de la Psychanalyse, dans son intervention : « Si la psychanalyse ne prend pas en compte cette mutation, si elle ne s'y engage pas, si elle ne se transforme pas à ce rythme, elle sera elle-même, elle l'est déjà dans une large mesure, déportée, laissée sur le bord de la route, exposée à toutes les dérives, à toutes les appropriations, à tous les enlèvements, ou bien, inversement, elle restera enracinée dans les conditions d'une époque qui fut celle de sa naissance, encore aphasique dans son berceau de naissance centre européen... (transcrit dans « États d'âme de la psychanalyse » Édition Galilée 2000, p. 22).

Si l'on pense à augmenter l'humain, il faut dire qu'avant cette bifurcation, il y a eu, de façon systémique, un phénomène de diminution de l'humain, qui s'est manifestée clairement chez les jeunes générations, depuis les années quatre-vingt. J'ai travaillé environ 40 ans dans les foyers d'enfants et d'adolescents et j'ai vu s'installer, par exemple, progressivement, une véritable chute de l'attention chez les jeunes qui n'est pas due à leur situation d'enfants défavorisés, car elle affecte également les jeunes des familles « normales ». Cette chute de l'attention profonde se présente comme une difficulté à rester occupé par une activité d'apprentissage, de façon appropriée pour accomplir un objectif précis, par une envie constante de bouger physiquement, de crier, de jouer à des jeux violents avec les autres enfants, ou pire, avec les jeux

vidéo, où l'on ne peut pas parler d'attention mais plutôt de captation addictive de l'esprit. J'évoquerai ici cette « hyperactivité » qui a fait couler beaucoup d'encre et qui fait l'objet d'un traitement pharmacologique généralisé ; elle est pour moi le signe d'une écologie de l'esprit qui s'est trouvée anéantie par bien des facteurs civilisationnels en chute, mais en particulier par les réformes constantes des programmes d'éducation scolaire au gré des changements d'équipes politiques et donc à la désorientation des enseignants et des éducateurs qui en a découlé. Ce genre de progrès uniquement produit par des équipes politiques qui traitent la société comme un produit marketing, installe une situation de défiance telle que se généralise un sentiment apocalyptique sans référence à un dieu. Dans ce contexte, une socialisation heureuse et harmonieuse ne peut pas s'installer et laisse la place à une « immense bêtise systémique », comme dit Stiegler. Il écrit, dans son livre paru en 2010 « Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue », (p. 255) : « la prolétarianisation généralisée s'est répandue à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle comme court-circuit non seulement des producteurs et des consommateurs privés de leurs savoir-faire et de leurs savoir-vivre, mais aussi des théoriciens et des savants, privés de leur savoir-théoriser, devenus des prolétaires de l'esprit fournissant leur force nerveuse de travail à des dispositifs qui les court-circuitent de plus en plus souvent et systématiquement » La bêtise systémique qui en résulte provoque l'indigne et l'inhumain dont on peut illustrer le domaine dans la réalité par ces deux exemples : les chômeurs de longue durée réclament un travail pour retrouver leur dignité dans la société ; les immigrés fuyant le désastre de leur pays d'origine sont placés dans des situations inhumaines, qui laissent nos sociétés dans une horreur muette.

Actuellement, lutter contre l'indigne et l'inhumain, c'est être pleinement conscient que la bêtise d'un système, qui nous a déjà fait accepter l'indigne et l'inhumain, peut aussi nous conduire à accepter la présence de robots humanoïdes pour remplacer des humains décidément trop débiles, et à accepter l'idée que la mort peut être abolie...

Il y a un système autonome, qui concerne déjà deux milliards d'êtres humains, deux milliards ! ce sont les jeux vidéo, dont en France on ne mesure pas encore la portée réelle, mais qui sont très visibles dans tous les métros des grandes villes d'Asie, où l'on voit des wagons entiers de jeunes, d'hommes, de femmes, les yeux rivés à leur portable, les oreilles bouchées par leurs écouteurs, qui sont totalement étrangers à leur environnement parce que connectés par des scénarios qui les obnubilent totalement. Les développeurs de jeux vidéo se servent des Big Data pour créer des jeux de plus en plus addictifs ; ils ont pour objectif de connecter 90 % de la population mondiale d'ici la fin du siècle ! Sept milliards d'êtres humains connectés aux « jeux du cirque » postmodernes ! S'ils y parviennent, c'est par cette avenue que s'infilte-

ront toutes les « roboteries » humanisées et autres monstruosités que la technique aura fomentées.

DANS UN TEL CONTEXTE, OÙ VA LA PSYCHANALYSE ?

Le prologue de la deuxième édition de « La preuve par la parole » de Roland Gori est intéressant à bien des égards, car il actualise la thèse soutenue dans son livre, qui est d'examiner à quelles conditions la psychanalyse, définie comme la mise en œuvre d'une méthode dans une pratique clinique, peut prétendre à la connaissance scientifique, sans renoncer pour autant à la spécificité de sa démarche.

Il écrit, p. 12 de ce prologue : « Comment un Homo Psychanalyticus, voué à la culpabilité tragique du conflit, à l'horreur des jouissances cruelles et féroces, à l'inhibition produite par le désir, pourrait-il avoir la moindre chance de l'emporter, sur les tréteaux de l'opinion contemporaine, contre un Homo economicus, disculpé par ses neurones, programmé par son logiciel génétique, coaché par toutes sortes de « cognitiveries » et en même temps proclamé individu libre et autonome ? Comment la psychanalyse pourrait-elle être aimée par nos contemporains en chantant les bienfaits du désêtre et de la mélancolie dans une culture qui fait de tout sujet un individu conçu comme une micro-entreprise libérale chargée de produire et de rentabiliser sa satisfaction, en partenariat économique avec les autres ? La psychanalyse semble mourir, comme tous les systèmes disciplinaires, auxquels notre civilisation tend à substituer des dispositifs plus adaptés à la gestion des risques des populations différentielles ».

Se retrancher dans une neutralité silencieuse, adopter la posture d'Antigone, ne fait-il pas le jeu de Créon, gouverneur des conduites, via les experts et les coachs.

Gori ajoute : « Si l'on veut comprendre la récusation actuelle de la psychanalyse, dans notre culture postmoderne, il convient de distinguer, avec Foucault, le champ du savoir de celui de la science. Le champ du savoir concerne le problème des conditions de possibilité pour qu'une connaissance émerge, se développe ou s'étirole, à un moment historique donné dans une culture. Le champ de la rationalité scientifique concerne le problème des conditions de validité de ses énoncés et de ses méthodes qui lui donnent sa validité épistémologique (p. 13).

La psychanalyse, où tout ce qu'on sait provient des effets du transfert, dans le cadre de la cure, est insoluble dans les évaluations actuelles techniques, quantitatives, comptables, car sa pratique ne saurait réduire sa méthode à une technique. Évaluations actuelles, car tout se passe, dit Roland Gori, « comme s'il n'y avait pas d'autres moyens d'évaluer que ceux des statistiques, comme s'il n'y avait pas d'autres valeurs que celles du chiffre. Max Weber évoquait déjà ce « romantisme des chiffres », propre à l'ascèse utilitariste et à l'esprit du capitalisme » (p. 14).

Il peut paraître étonnant à certains psychanalystes d'avoir à donner leur avis sur certains événements ou phénomènes sociaux qui font actualité ou qui pourraient advenir. Ils ont dû être alors étonnés de voir que les associations psychanalytiques les plus en vue ont mené campagne pour faire barrage à la possibilité que le Front National prenne le pouvoir en France. Quoi d'étonnant que les psychanalystes soient horrifiés d'entrevoir qu'un tel événement puisse arriver, qui ruinerait radicalement la possibilité qu'ils exercent leur métier, en interdisant possiblement l'exercice de la psychanalyse ? Il est heureux que les associations psychanalytiques aient enfin bougé, aient occupé une place dans l'espace public, se soient montrées publiquement hostiles à une occurrence qui pouvait leur être fatale. Enfin, les psychanalystes ont parlé d'une même voix.

Il aurait été important que les lanceurs d'alerte que sont Roland Gori, Jean Pierre Lebrun, Bernard Stiegler, Dany-Robert Dufour etc., aient été suivis plus tôt, ne serait-ce que dans le mouvement « l'Appel des Appels » qu'a lancé Roland Gori, et qui n'a vu briller que l'absence des psychanalystes...

Sans doute est-ce parce que les psychanalystes n'ont pas suffisamment compris que la psychanalyse ne va pas sans la politique, car, en dehors de son aspect strictement intime lié à la cure, par son aspect associatif, elle est un « objet politique » inséré dans un contexte politique lié à une époque actuelle.